

Libretto

GUSTAVE AMIOT

LA DUCHESSE
DE VANEUSE

roman

libretto

© Libella, Paris, 2016.

ISBN : 978-2-36914-246-1

NOTE DE L'ÉDITEUR

Il existe dans la littérature française une zone de repli où trouve refuge un ensemble de livres, souvent courts, qui, à défaut de devenir des classiques au sens le plus académique du terme, réunissent leurs lecteurs en une sorte de confrérie secrète.

C'est ainsi que des livres très différents les uns des autres continuent leurs chemins indépendamment des modes et des styles comme *Point de lendemain*, de Dominique Vivant Denon, *Vingt-Quatre Heures de la vie d'une femme sensible*, de Constance de Salm¹, ou encore *Laissez-moi*, de Marcelle Sauvageot². J'ajouterai à ce qui pourrait évoquer un commencement de liste le volume que vous venez d'ouvrir.

Gustave Amiot (1863-1942) était agrégé de lettres, spécialiste de la littérature du XVIII^e siècle, et laissa un petit nombre de romans qui connurent quelque estime de la part de la critique de l'époque. C'est pourtant en 1979, soit trente-sept ans après la mort de son auteur, que parut aux éditions José Corti *La Duchesse de Vaneuse*, après que le manuscrit a été découvert, par le plus grand des hasards, dans un grenier. L'histoire du livre en elle-même prend alors une forme merveilleuse.

1. Constance de Salm, *Vingt-Quatre Heures d'une femme sensible*, postface de Claude Schopp (Libretto n° 399, 2012).

2. Marcelle Sauvageot, *Laissez-moi*, préface d'Elsa Zylberstein (Libretto n° 372, 2012).

PREMIÈRE PARTIE

En ce jour de Pâques qui vit la résurrection de Notre-Seigneur, j'ai achevé d'établir ce récit, à partir du journal de Madame de Vaneuse, des lettres dont elle rédigea les projets et de celles qui lui furent envoyées. Nulle phrase, nul mot qui n'appartiennent ici aux acteurs ou aux témoins des événements qui y sont relatés.

Ces événements sont d'un autre monde. Brisée par les ans, sentant chaque jour davantage se rapprocher l'heure où le Créateur rappellera à lui son indigne servante, je me suis néanmoins résolue à les faire revivre avant que de disparaître.

Si les soixante années qui nous en séparent furent les témoins de bouleversements inouïs qu'on ne peut évoquer sans effroi et si un nouveau monde prétend aujourd'hui à naître des ruines de l'ancien, je devais pourtant à la mémoire de la duchesse de Vaneuse, je devais aussi aux meilleurs esprits de ce temps, de ne pas laisser sombrer dans l'oubli ces heures de noblesse et de pureté où une âme d'élite affronta seule son destin.

Dans cette crise, d'une grandeur souveraine, j'ai puisé, en son temps, la certitude que l'homme ne pouvait s'affronter sans le secours de Dieu. Madame de Vaneuse m'a ainsi, sans l'avoir voulu, ouvert toutes grandes les portes de l'espérance. Je crois que l'infinie bonté du Créateur ne lui aura pas non plus manqué, bien qu'elle ait tenu à son honneur de n'y jamais

chercher refuge. Que ceux qui liront ces quelques pages y
puisent, par elle et après elle, la leçon éternelle qu'imposent
les limites de notre condition à l'infini de nos vœux!

SŒUR MARIE DE LA RÉDEMPTION

Ancienne lectrice

de la duchesse de Vaneuse

Paris, 1826

3 mai 1765

Chaque fois que je me remets à ce journal, j'en sens davantage la vanité, et pourtant je ne puis m'en passer. Ces feuilles seront pour un curieux du siècle prochain, à qui leur antiquité les rendra vénérables, à moins que d'ici là elles aient été rongées par les vers, ou que je les aie brûlées – ce qui est vraisemblable. Après tout, si je m'intéresse vivement aux commérages de Bussy ou même aux dépositions d'Omer Talon, pourquoi une autre duchesse de Vaneuse, en lisant dans cent ans ces notes d'une ennuyée, n'y tromperait-elle pas son ennui pendant quelques heures ?

Les romans dont je vois croître la faveur m'excèdent ; je me suis jadis évertuée à en vivre de semblables, je n'ai pu venir à bout d'un seul. De tous les goûts que j'ai cru ou voulu avoir, il ne m'en reste plus qu'un de certain, celui de la vérité. Peu m'importe qu'elle soit aride ou monotone. Elle est par ce qu'elle est ; le reste est insipide. Je suis en sécurité dans l'histoire, non dans la grande, le moins légitime des romans, mais dans celle des mœurs. Je ne saurais me lasser des anecdotes, des mémoires et des lettres. Tout cela est arrivé, alors que je ne suis pas sûre du tout que Monsieur le Prince ait été vainqueur à Seneffe, ce qui d'ailleurs m'est fort égal...

Je sors épuisée de chez Madame de Mortains. Ils étaient là, dix fats et quinze pies à sa table, académiciens et

encyclopédistes, les ambassadeurs de Suède et de Sardaigne, Milords Ogilby et Crewes... Rien de plus disparate comme plumage et de plus semblable comme ramage ; une volière de perroquets. Tous jabotaient et je faisais comme eux par contenance, m'abîmant cependant dans de noires pensées. Il me venait que j'avais gâché les deux tiers de ma vie, que je n'aimais personne de ceux avec qui je me condamnais à vivre, que je n'étais aimée ni connue d'aucun et qu'il n'y avait pas de destinée plus déplorable que celle d'une créature à qui la solitude est parfaitement insupportable et qui ne se fait plus d'illusion sur le néant des sociétés.

Je veux fixer ici, ne fût-ce que pour m'en venger, les riens qui ont empli cette journée, semblable à hier comme à demain, semblable à vingt ans de ma vie. Monsieur de Crucé a fait une chanson sur les prétentions d'homme à bonnes fortunes de Monsieur Chauvelin ; je ne la transcris pas, par paresse et parce qu'elle aura vécu une heure à peine plus que le ridicule de l'homme qu'elle raille. Madame de Sisteron a joué sur le forte-piano des menuets de Lulli et des ariettes de Rameau ; le fade Marmontel, ma bête noire, nous a lu de sa voix de théâtre une épître à je ne sais quelle Climène sur le goût, sur un goût qui est le sien et qui n'est que dégoût. De tout cela dont je me soucie comme de mon catéchisme, j'ai composé six lettres, six gazettes.

J'ai remarqué dans le charivari un Anglais, Sir Réginald Burnett, qui a des yeux noirs doux et intelligents dans une figure pâle et impassible. Il m'a paru de sens net et fin et d'attitude sobre.

17 mai 1765

Je forme le dessein de nouvelles liaisons pour combler le vide des anciennes ; il me faut ce tourbillon pour m'étourdir et pour ne point trop songer à ma détresse. Je souffre de désœuvrement et je ne puis tuer le temps par aucune occupation dont je ne sois lasse avant de l'avoir entreprise. Feu Madame de Staal croyait me ressembler, et certes, il y avait entre nous deux, malgré la différence des âges, une merveilleuse conformité de sécheresse et d'ennui. Mais elle était subalterne et méconnue ; mais elle avait aimé et sottement aimé ; ses malheurs mettaient un intérêt dans sa vie. Elle avait où placer ses dédains, et ses espérances ont pu se transformer en haines. Enfin, la géométrie fut pour elle un plaisir constant et un perpétuel refuge. Elle se disait désabusée quand elle avait encore trois ou quatre passions. Pour ma part, je n'éprouve aucun sentiment dont je ne sois sûre que je l'imagine, et ma réflexion impitoyable me défend de croire que je puisse être heureuse hors du sentiment. Parfois, je me figure que je puis éprouver de la reconnaissance aux minutes passagères où je me flatte d'être quelque peu aimée de Madame de Luxembourg ou de Madame de Vintimille : et bientôt je m'aperçois que je ne suis qu'équitable pour les soins qu'elles me rendent.

Au reste, j'ai horreur d'être dupe et je ne puis me persuader solidement d'être aimée par des personnes qui s'engouent puis se fatiguent de moi, qui m'accablent huit jours de prévenances, pour porter ensuite leur caprice ailleurs. Toutes ces créatures, lorsque après le souper je me retrouve en tête à tête avec moi, pendant ces longues nuits d'insomnie, m'apparaissent telles qu'elles sont, vaines, exubérantes, jalouses et sottes.

Quelques hommes valent mieux ; je m'accommoderais assez de voir plus souvent Monsieur d'Alembert ; il a bien de la raison et de la fermeté ; il ne se paye pas de mots et je ne lui connais presque nulle sorte d'affectation. Il travaille tout le jour : encore un que la géométrie possède ; elle est sa femme, dit-il, et il ne la quitte guère. Je ne puis l'attirer chez moi, l'appriivoiser ; il est guindé au milieu de la cohue et me désoblige parfois, il faut le dire, par sa maussaderie agressive.

Avec lui, les meilleures têtes que je connaisse sont les étrangers, surtout les Anglais. Certes, il en est de bien fats et d'une superbe bien pesante, mais je trouve de la grâce dans leur gaucherie et du naturel dans leur emprunt.

.....

J'ai eu à mon dernier vendredi la visite de ce Sir Réginald Burnett, dont la distinction silencieuse avait surpris mon attention chez la maréchale. Bien qu'il eût pu y mettre moins de discrétion courtoise puisque je l'avais invité à me voir, il s'est présenté sous les auspices de Monsieur Fitz-Patrick. J'aimerais à le revoir avant son départ pour le Shropshire où il va se mettre en posture de candidat pour les élections. Il est le fils de William Burnett, dont les habiles m'assurent qu'il fut un grand ministre et dont il n'y a pour moi d'établies que les effrontées concussions ; on dit qu'il a la religion d'un tel père et que c'est avec la plus aimable et vaillante ingénuité qu'il en défend la mémoire sans cesse attaquée. Fitz-Patrick m'a dit depuis qu'il était, lui, d'une probité et d'une loyauté parfaites et que l'on ne pouvait trop louer un si admirable ami ; il serait, dit-il, aussi sûr et tenace dans ses attachements que spirituel et sensé dans ses propos. Il parle notre langue avec une propriété qui ne paraît pas lui coûter d'efforts et la netteté railleuse de ses jugements est accusée par son débit un peu lent et une pointe d'accent qui n'est pas sans charme.

Il a une façon à lui de dire posément et en chantant « pas le moins du monde » dont je me suis fort divertie à ses dépens. Il entend bien la plaisanterie et n'est pas en reste de réponses opportunes et bien venues.

31 mai 1765

Après le départ de Madame de Luxembourg, je suis restée seule deux grandes heures avec ma lectrice et mon chien. Ma solitude m'a presque apporté la joie : du moins c'était un changement et un soulagement. Je voulais me retrouver avec moi-même, bien que je n'emporte de ce commerce qu'inquiétude et désarroi. Je me suis reporté à tous les mécomptes de ce que j'ai cru être mon affection. Je me suis rappelé l'insipidité de mon mariage, mes efforts pour goûter Monsieur de Vaneuse et, après que je m'en fus décidément écartée, la kyrielle de mes dissipations et la froideur profonde avec laquelle je me jetais dans tant de sottises et de scandales. Dès lors, je me rendais compte qu'il n'y avait pas place en moi pour un engagement sérieux. Du reste, là où je fréquentais, l'air n'était pas à l'amour mais au plaisir, et je me flattais qu'il ne me serait pas interdit d'en prendre tant que je pourrais et pendant que c'en était l'âge.

Affranchie de Monsieur de Vaneuse, adulée, courtisée, j'aurais passé pour ridicule de ne pas suivre les exemples de Madame de Parabère et de Prie avec lesquelles j'avais des liaisons. Mais je n'ai, que je crois, jamais été moins gaie qu'en ce temps de gaîté, moins détachée que parmi ces ivresses déli-bérées. Il y avait longtemps que ma raison était émancipée, et mes espérances l'étaient aussi à la recherche du bonheur ; je n'aurais su et ne sais encore à quoi attacher la définition

de ce mot. Aussi (pourquoi ne serais-je pas sincère avec moi seule ?), aurais-je tout donné pour avoir le sens de ces sortes de folies qui triomphaient autour de moi.

Ah ! la Nature a bien manqué son ouvrage en me formant. Dans peu, il y aura vingt-cinq ans que je tiens bureau d'esprit, et que tout ce qui compte admire, ou feint d'admirer, la pénétration et la lucidité de mon esprit, et je ne saurais compter les bouquets à Chloris où l'on balance les agréments de mon visage et ceux de ma raison. Il n'en est pas moins vrai que je suis une merveille infirme, un jouet à ressorts où tous les ressorts manquent.

Lorsque je me suis connue telle, j'ai voulu revenir à Monsieur de Vaneuse avec application, et je lui ai prodigué sans effort toutes les marques apparentes d'une docilité déférente et dévouée. Je ne sais s'il eut tort de méconnaître la rectitude de ma conduite et de mes manières, mais je m'en félicite sans subterfuge car il ménagea ainsi ma liberté. Aussi bien eut-il délicatesse de mourir au moment où il s'avisait de me la reprendre.

Je passe sur ma liaison de dix ans avec le président d'Arnouville. Je ne sais ce qu'il mettait en jeu ; il a dit m'aimer, il m'a désirée tant que je lui ai offert le piquant de la nouveauté ; de ma part, ce fut un attachement raisonné. J'en avais stipulé les conditions, je prévins ainsi toute équivoque et je me rends cette justice que ma loyauté et l'indépendance réciproque dont nous étions convenus ne lui ménagèrent pas de mécomptes. Je n'ai eu aucun mérite à lui rester fidèle et je ne lui sus nul mauvais gré de ses infidélités. Comment une liaison où je n'espérais que de l'amitié a-t-elle pu décevoir mes calculs et la modestie résignée de mon attente ? Que ne puis-je, hélas ! comme amie, abdiquer ma clairvoyance désolante et cette manie d'analyser tout ce qui vit près de moi. Le peu que j'accordais de ma personne au président a fini par me coûter extrêmement. L'égalité de ses vertus et la

constance de son affection me parurent fades : je ne fus plus sensible qu'à ses travers, à la maladresse de son égoïsme, à ses petites exigences, à sa vanité d'auteur. J'eus alors vite fait le tour de son esprit ; je jugeai ses talents superficiels, ses réparties pincées et son mérite par trop mince. Aussi respirai-je quand je le vis se prendre au manège languissant de Madame de Castel-Vieuxbon ; elle a pris de lui tout ce que je n'en voulais plus, elle m'a laissé son dévouement et sa présence à des heures fixes et plus rares.

Sans cesser de nous voir et sans rompre aux yeux du monde, nous sommes devenus tout à fait indifférents l'un à l'autre. Il le sait, il s'en arrange, et je n'ai pas voulu qu'il ignorât mes dispositions à son endroit ; le dernier goût que je perdrai sera celui d'une vérité sans détour.

Mais que ma solitude s'est obscurcie et, comme dit Cathos, qu'il fait sombre dans mon âme ! Je voudrais comme Madame de Monthaulon être éprise de moi-même ; elle goûte à contempler ses perfections un plaisir toujours nouveau, tandis que je sens ma pauvreté, mes manques, et pour tout dire, mon néant avec une exactitude qui me désespère...

Monsieur Burnett est venu m'interrompre ; il m'a fait ses adieux avant son départ pour l'Angleterre. Il est resté une grande heure de plus qu'à sa dernière visite. Je ne me fais pas illusion sur la durée de cette impression, mais je m'y livre pour ce qu'elle durera : il m'a réconciliée avec moi et avec la vie. Il s'est défait de cette rigueur et de cet excès de discrétion qu'il tient de sa race, et qui avaient d'ailleurs chez lui un tour original ; mais il a bien de la grâce et de la vérité quand il consent à se livrer. J'ai été frappée surtout de sa perspicacité : il m'a parlé de moi avec éloges, sans doute, mais sans rien me déguiser de mes travers, dont chacun, au surplus, a le droit de m'entretenir, puisque, sans m'en glorifier, je ne les dissimule pas. Il l'a fait avec infiniment de respect et de façon à en marquer un intérêt dont j'apprécie

la délicatesse ; sans faire allusion à de la sympathie, il m'en a donné toutes les preuves, et il faut bien que la sienne ait du prix puisque je m'en suis trouvée flattée. Pour ma part, j'ai été surprise de la solidité de ses jugements et de la maturité de sa raison. Il est étonnant qu'un jeune homme de vingt-huit ans se révèle aussi dégagé des préjugés, soit de ceux que nous recevons de l'opinion, soit de ceux que nous tenons du sentiment. Il a, comme moi, la déclamation en horreur ; il a, comme moi, l'admiration exclusive de quelques écrivains du dernier siècle, et juge que rien n'est plus guindé que ce que nous nommons présentement poésie, plus forcé que notre prétendue éloquence...

6 juin 1765

Pour la première fois depuis un temps infini, je suis demeurée chez moi trois jours de suite. Il me semble à présent que c'est le monde qui est mon mal, et la solitude le remède ; c'est un plaisant revirement. Je ne vois malheureusement pas trop ce que je gagne à ce changement. Mes réflexions m'attirent davantage, mais je ne les trouve pas moins amères. Pourtant, je m'y absorbe avec plus de suite et je me plais à contempler toute ma misère intime au lieu de la fuir, comme jadis, après en avoir entrevu les profondeurs. Ce qui est sûr, c'est que j'en vaud un peu mieux à mes yeux ; je suis moins contente de moi quand j'ai travaillé à me dissiper parmi les sots qu'on appelle les gens d'esprit que lorsque j'ai eu le courage d'affronter un peu longtemps ma propre société. Voilà la mesure de mon stoïcisme ; il ferait chétive mine dans un éloge académique...

Monsieur Burnett m'a ouvert des jours singuliers sur mon caractère : il m'a aidée à saisir mon fond, qui m'échappait à